

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 22 (1972)
Heft: 2

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

NORBERT LOHFINK : *Sciences bibliques en marche*. Traduit de l'allemand par Hervé Savon. Préface de René Marlé. Paris, Casterman, 1969, 196 p. (Christianisme en mouvement, n° 10).

SCIENCES
BIBLIQUES

Que signifie la méthode historique et son application pratique ? C'est à cette question que répond N. Lohfink dont le souci est de pouvoir approfondir suffisamment la foi d'hier et celle d'aujourd'hui pour pouvoir offrir un langage à celle de demain, non seulement à la foi de l'Eglise catholique, mais à la foi de tous les croyants. Après avoir dressé un tableau historique de la position de son Eglise devant les conséquences de l'introduction de la méthode historico-critique dans la science biblique et dans la théologie en général (Bible et science biblique après le concile ; Invention et progrès de la connaissance ; De la méthode historico-critique), il en vient à dire que : « Si beaucoup de personnes ont peur de l'étude historico-critique de la Bible, c'est peut-être parce qu'elles sentent très bien qu'avec elle c'en est fait de la clarté superficielle de leurs lectures scripturaires, et que cette nouvelle lumière leur apporterait en même temps cette obscurité singulière dont elles ne comprennent pas encore la nature, et qui par conséquent les effraie » (p. 55). L'auteur montre ensuite comment des nouveaux faits comme l'archéologie et l'orientalisme ont aidé la science biblique à progresser. Il aborde alors l'objet même du débat ; savoir si l'exégèse chrétienne est compatible avec l'exégèse historique. Il démontre à partir d'exemples (les premiers chapitres de la Bible ; la religion des patriarches ; les dix commandements sans le mont Sinaï ; l'eschatologie dans l'Ancien Testament ; l'interprétation de l'Ancien Testament) que les deux sont conciliables si elles deviennent ce qu'elles doivent proprement être : « l'histoire doit devenir histoire de la tradition et l'exégèse chrétienne doit être une confrontation, toujours renouvelée, de la foi avec cette même histoire de la tradition prise dans sa totalité » (p. 172). Il termine son ouvrage par un chapitre intitulé « Problèmes de méthode pour un « traité des juifs » dans une perspective chrétienne ». Il soulève la question de savoir comment les chrétiens envisagent les rapports entre l'Eglise et les juifs, alors que les tendances rédactionnelles des Evangiles faussent les perspectives historiques lorsqu'elles nous présentent dans les juifs les ennemis du Christ. Lorsque les Evangiles parlent des « juifs », « Ils ne parlent aucunement des seuls juifs, mais de nous, puisqu'ils parlent de l'être humain » (p. 188). — Excellent ouvrage que l'on ne saurait manquer de recommander, il illustre ce qu'est au juste la science biblique et surtout la critique biblique, non pas abstrairement, mais très concrètement.

MARCEL FALLET.

H. M. KUITERT : *Gott spricht — Was heisst das ? Anleitung zum Verständnis der Heiligen Schrift*. Wien, Herder, 1971, 120 pages.

Il s'agit d'une introduction à la compréhension de l'interprétation de l'Ecriture sainte. Ce petit livre ne veut pas s'adresser aux théologiens, mais à la communauté, et il cherche à répondre à quelques-unes de ses questions. C'est une introduction un peu originale qui n'a rien à voir avec l'étude systématique des livres bibliques. En exemple, citons quelques titres : Compréhension et

interprétation — Influence d'une période et compréhension — Autorité et contrainte d'une période — Le dessein de l'Ecriture sainte — Où commence le dessein et où s'arrête-t-il ? — Bible et science, etc. Ecrit simplement, sans prendre pour autant son lecteur pour un ignorant, il vaudrait peut-être la peine d'en faire une traduction.

MARCEL FALLET.

Neotestamentica et Semitica. Studies in Honour of Matthew Black, edited by E. E. Ellis & M. Wilcox. Edinburgh, T. & T. Clark, 1969, XXII-298 p.

La mode des *Festschriften*, qui a gagné le monde anglo-saxon, nous vaut ce beau volume de mélanges offert à un maître éminent, le professeur Matthew Black, de St. Andrews, pour son soixantième anniversaire. Les trois domaines de l'activité du jubilaire, exégèse, critique textuelle et arrière-fond sémitique du Nouveau Testament, se partagent les vingt-deux études, dont voici brièvement le contenu. — C. K. BARRETT, *Titus* (p. 1-14) reconstitue les relations de Paul avec l'Eglise de Corinthe et revient à l'hypothèse de Semler que II Cor. 10-13 serait une lettre indépendante, postérieure à II Cor. 1-9. — N. A. DAHL, *The Atonement. An Adequate Reward for the Akedah ? (Rom. 8:32)* (p. 15-29), montre que Paul, et sans doute la théologie judéo-chrétienne avant lui, a interprété la croix à la lumière de Gen. 22 ; Dieu a livré son propre fils pour récompenser Abraham dans ses descendants, les croyants, de lui avoir offert son fils Isaac. — W. D. DAVIES, *The Relevance of the Moral Teaching of the Early Church* (p. 30-49), écrit que l'attitude de l'Eglise primitive à l'égard de l'Etat, de la culture, du sexe et des relations économiques reste valable pour le temps présent. — J. DUPONT, *Matthieu 18 : 3 : ἐὰν μὴ στραφῆτε καὶ γένησθε ὡς τὰ παιδία* (p. 50-60), juge inutile de recourir à l'hypothèse d'un sémitisme pour rendre compte du verbe στραφῆτε ; ce verbe s'explique naturellement au niveau du travail rédactionnel que l'évangéliste fait sur ses sources grecques ; le texte se traduit : « Si vous ne changez pas et ne devenez pas comme les petits enfants... » — E. E. ELLIS, *Midrash, Targum and New Testament Quotations* (p. 61-69), montre que les citations scripturaires dans le Nouveau Testament reflètent différents types de midrash (targum, pesher, homélie synagogale). — A. J. B. HIGGINS, *Is the Son of Man Problem Insoluble ?* (p. 70-87), discute les ouvrages récents de R. H. FULLER (*The Foundations of New Testament Christology*, 1965), M. D. HOOKER (*The Son of Man in Mark*, 1967) et N. PERRIN (*Rediscovering the Teaching of Jesus*, 1967) et conclut : « It is Perrin's suggestions that really break new ground » (p. 87). — J. JEREMIAS, *Paulus als Hillelit* (p. 88-94), relève les contacts entre la théologie de l'apôtre et l'enseignement de Hillel : idée d'un sommaire de la Loi et vues larges sur l'accès des païens au salut ; d'autre part Paul pratique la plupart des règles exégétiques de Hillel ; bref, la notice de Actes 22 : 3, Paul élève de Gamaliel, doit être tenue pour historique. — C. F. D. MOULE, *Mark 4 : 1-20, Yet Once More* (p. 95-113), montre que Jésus s'exprime en paraboles pour stimuler la réflexion de l'auditeur attentif, qui pénétrera ainsi toute la pensée du royaume, alors que l'auditeur distrait reste à la surface des choses. Mais Jésus ne donne pas un enseignement volontairement obscur. — E. SCHWEIZER, *Eschatology in Mark's Gospel* (p. 114-118), maintient, contre Marxsen, que le thème des souffrances du Fils de l'homme et de sa résurrection, et non l'idée de sa parousie, est au centre de la pensée de Marc. — E. STAUFFER, *Jeschu ben Mirjam (Mk. 6 : 3)* (p. 119-128), voit dans l'affirmation que Jésus est « le fils de Marie » un fait historique, qui est un scandale pour les adversaires

du christianisme mais pour les croyants le signe de la naissance de Jésus par parthénogénèse. — Selon W. C. VAN UNNIK, *The Critique of Paganism in I Peter 1 : 18* (p. 129-142), l'apôtre veut montrer que la manière de vivre des « pères », loin d'être vénérable en vertu de son antiquité, est vaine en regard de la vie nouvelle de l'homme en Christ. — M. WILCOX, *The Composition of John 13: 21-30* (p. 143-156), établit à partir d'un cas particulier que le quatrième évangile ne dépend pas des Synoptiques dans leur état actuel mais des matériaux traditionnels qu'ils ont eux-mêmes utilisés. — Pour K. ALAND, *Bemerkungen zum Schluss des Markusevangeliums* (p. 157-180), Marc a terminé son œuvre en 16 : 8. Des deux finales nées toutes deux au milieu du second siècle, la brève est sans doute la plus ancienne, mais la canonique s'est imposée parce qu'elle est plus satisfaisante de forme et plus riche de fond. — T.J. BAARDA, *Gadarenes, Gerasenes, Gergesenes and the « Diatessaron » Traditions* (p. 181-197) démêle l'histoire de ces trois variantes. — G. D. KILPATRICK, *Some Problems in New Testament Text and Language* (p. 198-208) étudie les variantes de Marc 1 : 27 et 4 : 30 et de Luc 18 : 30 et 20 : 1. — B. M. METZGER, *A Comparison of the Palestinian Syriac Lectionary and the Greek Gospel Lectionary* (p. 209-220) estime que les lectionnaires syriaques dépendent d'un modèle grec quant à l'ordre et au choix des péricopes. — F. F. BRUCE, *The Book of Daniel and the Qumran Community* (p. 221-235), met en lumière l'influence exercée par la prophétie de Daniel sur les écrits et la pensée de Qumran. — D. DAUBE, *Repudium in Deuteronomy* (p. 236-239) analyse les sentiments qui s'expriment dans la législation sur le divorce, Deut. 24. — O. MICHEL, *Studien zu Josephus : Apolakypptische Heilsansagen im Bericht des Josephus (BJ 6, 290 f., 293-95) ; ihre Umdeutung bei Josephus* (p. 240-244), montre que par la manière dont il rapporte les prodiges précédant la disparition du Temple, Josèphe se rattache à la tradition sacerdotale plutôt qu'à la tradition pharisaïenne. — B. REICKE, *Da'at and Gnosis in Intertestamental Literature* (p. 245-255), souligne que ces deux mots appellent l'attention sur une relation personnelle du sujet à l'objet, à l'image de la relation que Dieu entretient avec sa créature ; il la connaît quand il l'élit et qu'il la soutient par sa providence. — G. VERMES, « *He is the Bread* ». *Targum Neofiti Exodus 16:15* (p. 256-263) ; unissant les traditions rabbiniques qui associent Moïse à la manne et à la Loi, et les spéculations de Philon sur la manne et le Logos, le targum voit dans Moïse la personnification de la nourriture céleste donnée par Dieu à Israël. — R. McL. WILSON, *The New « Passion of Jesus » in the Light of the New Testament and Apocrypha* (p. 264-272), est très réservé à l'égard de la découverte de S. Pines de 1966 et hésite à reconnaître dans ce document arabe du X^e siècle une source nouvelle sur le christianisme naissant. — Ce volume, qui s'ouvre par une biographie et une bibliographie du jubilaire, se termine par une *tabula gratulantum* et de précieux index.

PHILIPPE MENOUD.

Apocalypse de Baruch. Introduction, traduction du syriaque et commentaire par PIERRE BOGAERT, moine de l'Abbaye de Maredsous. 2 vol. Paris, Le Cerf, 1969, 528 et 283 p. (Sources chrétiennes, 144 et 145).

459 pages d'introduction, 164 pages de commentaire, 39 pages de bibliographie, 77 pages d'indices et une traduction en français, la première dans notre langue, tel est l'apport considérable que nous offre le P. Bogaert dans sa thèse de la Faculté de théologie catholique de Strasbourg. L'érudition est immense,

le jugement équilibré et l'intérêt théologique éveillé. Au lieu de présenter moi-même le contenu de ces volumes, je préfère laisser la parole à l'auteur : « Notre effort, venu après ceux de tant d'autres chercheurs, devait porter avant tout sur le rôle et l'importance de l'*Apocalyspe de Baruch* dans l'histoire juive, sur son insertion au milieu d'événements que d'autres sources nous permettent d'entrevoir. — Après une présentation et une appréciation des données manuscrites et des éditions (ch. I), le premier problème à affronter était celui du plan et de l'unité littéraire de l'apocalypse (ch. II). Toujours à ce niveau de critique interne, il importait de préciser le genre littéraire principal et les genres littéraires accessoires utilisés (ch. III). Cependant l'examen du genre littéraire des lamentations et des événements de l'histoire nationale auxquels il est lié nous a conduit non seulement à situer l'*Apocalypse de Baruch* à l'intérieur de ce genre littéraire abondamment représenté dans le judaïsme, mais encore à envisager une utilisation liturgique de l'apocalypse et à déceler le cadre chronologique interne sur lequel elle est construite. Ces recherches, dont le point de départ est la critique interne, jettent une première lumière sur le rôle historique de l'apocalypse (ch. IV). — Les *Paralipomena Jeremiae* (ch. V) et la *Pesiqta Rabbati* (ch. VI) présentent avec l'*Apocalypse de Baruch* des ressemblances littéraires qui entraînent nécessairement la question du sens de la dépendance. Importants au point de vue de la critique externe, ces chapitres le sont aussi pour déterminer les milieux où s'est exercée l'influence de *II Baruch*. Les ressemblances avec les *Antiquités bibliques* du Pseudo-Philon et avec un fragment transmis par les *Testimonia* de saint Cyprien sous le nom de Baruch demandaient à être replacées dans une juste perspective (ch. VII). — Décisive dans la détermination du milieu historique était la fixation d'une date. Il nous a paru possible de préciser quelque peu celle qui est généralement reçue (vers 116) et de la reculer jusqu'en 95 (ch. VIII). Certains détails de la légende de la conversion de Manassé apportent des indices convergents (ch. IX). — La patrie de l'auteur (ch. X), les destinataires (ch. XI) sont les deux pôles d'une tension qui fait la vie de l'œuvre. Si l'auteur, palestinien, s'adresse aux communautés juives de l'Empire, la question de la langue se pose inévitablement (ch. XII) : tant en Palestine que dans ces communautés, la langue commune était le grec. — Mais, mieux que toute autre considération, la coloration théologique de l'œuvre était susceptible de nous guider dans notre effort pour retrouver son contexte historique et même le milieu humain qui lui a donné naissance (ch. XIII). Sa véritable raison d'être prend son origine dans des circonstances historiques dont la portée théologique est considérable : la ruine de Jérusalem et la fin du Temple et du culte. — L'histoire subséquente de l'apocalypse et l'utilisation du nom de Baruch dans la pseudépigraphie chrétienne et gnostique sont peu de choses à côté du rôle qu'elle a dû avoir lors de sa mise en circulation (Conclusion). « Aucune des œuvres qui en dépendent n'atteint à sa perfection littéraire et à son élévation de pensée » (*op. cit.*, I, p. 31-32). — A ce résumé de l'introduction ajoutons que l'auteur rattache *II Baruch* au milieu pharisaïque, à une époque où l'apocalyptique n'avait pas encore soulevé la méfiance des scribes orthodoxes. Disons enfin que le commentaire est très riche et que l'ouvrage permet une initiation à toute la littérature apocalyptique, ne serait-ce que par sa bibliographie. On peut se demander toutefois si le P. Bogaert a bien fait d'aborder même des problèmes d'édition d'autres écrits juifs : est-ce bien utile de nous donner (*op. cit.*, I, p. 179-180) la liste des manuscrits des *Paralipomènes de Jérémie* dont devrait tenir compte l'édition critique qu'il appelle de ses vœux ?

FRANÇOIS BOVON.

RUTH KLEINMAN : *Saint François de Sales et les protestants*. Traduit de l'anglais par François Delteil. Lyon, Le Chalet, 1967, 261 p. (Parole et Tradition.)

Il faut se réjouir de la traduction en français de l'ouvrage équilibré de Ruth Kleinman (paru en anglais chez Droz, Genève, 1962) sur François de Sales. L'auteur apporte à la controverse sur l'interprétation de la vie et de l'œuvre de François une solution dégagée de toutes les passions confessionnelles qui n'ont cessé d'obscurcir la vérité historique depuis un siècle. L'auteur procède en isolant le point central d'une polémique dont elle trace l'historique : pour convertir les protestants, François de Sales a-t-il eu recours à l'emploi des diverses contraintes physiques dont son temps ne craignait pas d'user contre une minorité religieuse ? Les protestants répondent affirmativement et dénoncent le persécuteur. Les catholiques ignorent le problème pour ne mettre en lumière que le saint, promoteur de la dévotion laïque. Sainte-Beuve avait cependant souligné la coexistence, dans l'âme de François, de la charité la plus généreuse et de la volonté la plus tenace dirigée contre le protestantisme. L'auteur montre comment s'articulent ces deux éléments dans la vie de « Monsieur de Genève », dans la conversion du Chablais (1595-1598), dans les relations avec Genève au moment de l'Escalade (1602), dans l'essai de convertir le pays de Gex et dans les plans de conversion générale des protestants (1602-1622). L'ouvrage se termine par une étude de la conception salésienne des rapports entre l'Eglise et l'Etat. — Ce livre est important car il redonne à la personnalité de saint François de Sales la complexité vivante dont elle avait été dépouillée par ses hagiographes et ses détracteurs.

OLIVIER FATIO.

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

LUCIEN RIMBAULT : *Pierre du Moulin, 1568-1658. Un pasteur classique à l'âge classique. Etude de théologie pastorale sur des documents inédits*. Paris, Vrin, 1966, 254 p.

M. Rimbault a choisi d'envisager Pierre du Moulin sous l'angle de son ministère pastoral à Paris, puis à Sedan. Ce dessein a été favorisé par la découverte d'une biographie de Pierre II du Moulin figurant en tête de la rarissime traduction anglaise de l'ouvrage de son père *La Nouveauté du papisme* (*The Novelty of Popery*, London, 1644). L'auteur donne en annexe ce texte important, dans la troisième partie de son ouvrage. Fils du pasteur Joachim du Moulin, Pierre naquit en 1568 à Buhy et mourut en 1658 à Sedan. L'auteur retrace, dans une première partie, ses années de formation : à Sedan d'abord, où sa famille s'était réfugiée après la Saint-Barthélemy, puis à Cambridge (1588-1592) où il suit les cours de Whitaker, enfin à Leyde (1592-1598) où il enseigne la logique et où l'ambassadeur de France, Buzenval, le presse d'embrasser la carrière diplomatique. Mais il reste fidèle à sa vocation et devient pasteur à Paris en 1599. Il est aumônier de Madame — Catherine de Bourbon — sœur d'Henri IV, et occupe donc un poste de combat contre les convertisseurs. Les circonstances l'obligent à polémiquer contre le cardinal du Perron, Coton, Véron, Arnoux et François de Sales. Il devient bientôt l'une des voix les plus autorisées de l'Eglise protestante de France. L'auteur signale au fur et à mesure du développement de la biographie les diverses œuvres de du Moulin. Il souligne ses liens avec Jacques I^e d'Angleterre et son action dans les synodes français. C'est à l'issue de celui d'Alès (1620) que du Moulin doit quitter précipitamment le royaume où sa sécu-

rité est menacée. Il se réfugie à Sedan où il demeure jusqu'à sa mort, enseignant, prêchant et polémiquant, notamment avec Amyraut. La deuxième partie du livre est consacrée à l'analyse du *Livre de la vocation des pasteurs* et à quelques réactions catholiques à cet ouvrage. On sait qu'au XVII^e la querelle sur la légitimité du ministère divisait, plus encore que la querelle eucharistique, catholiques et protestants. — Cette étude laisse dans l'ombre les sources de la doctrine du ministère comme celles de la théologie et de l'exégèse de du Moulin. La question néanmoins est fort importante, car tout n'est pas dit lorsqu'on caractérise du Moulin, et les hommes de son époque, d'orthodoxes calvinistes. Les historiens prennent de plus en plus conscience que cette orthodoxie est loin d'être le monolithe que l'on se représente ordinairement. Quels sont les rapports qu'un du Moulin entretient avec la théologie et l'exégèse d'un Calvin et d'un Bèze ? La théologie enseignée à Genève ne représente-t-elle pour lui rien d'important, comme le laisse entendre l'auteur (p. 61) ? Dans ce cas, fort plausible d'ailleurs, de quoi la pensée des orthodoxes calvinistes français est-elle constituée ? Il est en histoire des termes génériques qui, bien que commodes, ne peuvent plus être employés sans définition ni justification. Orthodoxie et scolastique réformées sont de ceux-là. Nous regrettons qu'en dressant le portrait de Pierre du Moulin, l'auteur n'ait pas cherché à analyser les rapports que ce personnage entretenait avec son milieu et sa tradition. C'est à ce prix que sera renouvelée notre connaissance du XVII^e siècle.

OLIVIER FATIO.

RICHARD STAUFFER : *L'affaire d'Huisseau. Une controverse protestante au sujet de la réunion des chrétiens (1670-1671)* Paris, Presses Universitaires de France, 1969, 96 p. (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes. Sciences religieuses — volume LXXVI.)

L'ouvrage intitulé *La réunion du christianisme ou la manière de rejoindre tous les chrestiens sous une seule confession de foy*, paru anonymement en 1670 à Saumur, doit être attribué à Isaac d'Huisseau, pasteur à Saumur depuis 40 ans, bien que sa vie durant il ait nié en être l'auteur. Dans le cadre des tentatives de rapprochement des Eglises entreprises sous Louis XIV, ce livre entend rapprocher non seulement catholiques et protestants, mais l'Orient et l'Occident, l'orthodoxie protestante et les « hérésies » vivant en marge d'elle. Pour cela il propose cinq étapes : il faut 1) se dépouiller, en suivant la méthode cartésienne, des préjugés et des intérêts particuliers pour n'accepter que les propositions simples et les notions incontestables pour la raison. Il s'agit donc 2), de s'appuyer sur un fondement ferme et solide dont tout le monde convienne, c'est-à-dire sur l'Ecriture et son résumé, le Symbole apostolique. Pour en arriver là et pour se débarrasser de doctrines issues de l'esprit humain, sujettes à l'erreur et causes de division, d'Huisseau opère une série de réductions qui constituent l'originalité de son système. Il considère 3) qu'il y a trois types d'enseignement dans la Bible : dogmatique, disciplinaire et moral. Ce dernier constitué par la Loi et son sommaire ne saurait être contesté par personne. L'enseignement disciplinaire donné sous la forme de préceptes généraux laisse place à la liberté dans les questions d'organisation ecclésiastique. Par conséquent il ne devrait pas non plus être cause de schisme. La seule possibilité de division provient des dogmes. D'Huisseau estime 4) qu'on peut en éliminer tout ce qui est narration historique et prophétie, pour les réduire aux « mystères de la religion ». Parmi ceux-ci, il faut distinguer 5), à la suite des « moyenneurs » tel Georges Cassandre, les dogmes importants de ceux qui le sont moins. Au nombre des premiers il convient de compter l'unicité de Dieu, la mission rédemptrice, la mort, la résurrec-

tion et le retour du Christ et en revanche exclure les doctrines du décret de Dieu, de la prédestination, s'abstenir de parler du mode d'union des deux natures, ne pas approfondir la Trinité ni la manière dont le Saint-Esprit agit dans le cœur des fidèles. Les réactions à un programme aussi latitudinariste devaient être rapides et vives. D'Huisseau choquait par sa liberté doctrinale et son ouvrage était soupçonné de faire le jeu des offensives catholiques pour absorber le protestantisme. Par ailleurs, un différend personnel l'opposait de longue date à Etienne Gaussen et au clan amyraldien de Saumur. Celui-là vit dans la *Réunion du christianisme* — dont, notons-le, certaines thèses étaient très proches de sa théologie — l'occasion d'abattre d'Huisseau. C'est ainsi que ce dernier fut déposé et excommunié par le Consistoire de Saumur puis par le Synode d'Anjou (septembre 1670). On l'accusait aussi bien d'intelligence avec l'Eglise romaine que de libertinisme et de socinianisme. Maints libelles, soigneusement recensés et analysés par l'auteur, prirent parti pour ou contre d'Huisseau. Parmi ces derniers, il faut citer ceux de Marc-Antoine de La Bastide, homme de lettres, ancien de l'Eglise de Charenton, et celui de Pierre Jurieu, alors pasteur à Mer. La Bastide reproche à d'Huisseau l'emploi de la méthode cartésienne et doute que Rome accepte comme unique fondement de toutes les confessions le *sola scriptura* proposé par d'Huisseau. Enfin il estime que seuls les ariens et les socienians accepteront une dogmatique aussi réduite ! Dans son *Examen du livre de la réunion du christianisme*, Jurieu suit une ligne de conduite fort inconséquente. Sans désapprouver le but du livre, il qualifie de « criminels » les moyens de la réaliser. Il critique notamment la notion de tolérance qui ouvre la porte à tout et favorise l'indifférence. Or — et c'est le paradoxe — Jurieu donne une définition de la tolérance plus large que celle de d'Huisseau. Il déclare en effet ne pas comprendre qu'on s'excommunie à cause de la justification, des bonnes œuvres, de la prédestination, du libre arbitre, de la grâce. La seule question qui lui paraît importante est le litige eucharistique qui met aux prises les luthériens et les calvinistes. Jurieu, tout en voulant le combattre, est ainsi très proche de d'Huisseau. La chose n'échappa pas au Synode de Saintonge qui condamna son *Examen* ! D'Huisseau et Jurieu reprirent la plume, l'un pour se justifier de l'accusation de mauvais protestant, l'autre pour protester de son orthodoxie. D'Huisseau mourut en 1672, sans que son cas ait été évoqué devant un synode national, comme il le souhaitait. — Dans sa conclusion l'auteur se demande comment un projet de réunion aussi audacieux et libre a pu voir le jour. Il pense qu'on le doit non seulement à l'influence du *De componendo dissidio religionis inter christianos* (1605) d'Arminius et du *Traité touchant la réunion des chrétiens* (1670) de Samuel Petit, mais surtout à l'ambiance « unioniste » et de co-existence pacifique installée à Saumur par du Plessis-Mornay et favorisée par ses successeurs. Dans son *Traité de l'Eglise* (1578), du Plessis, rompant avec l'ecclésiologie de Calvin, ne préconisait-il pas « une communion chrétienne visible et universelle composée de confessions multiples adhérant à une profession de foi minimale exprimée dans les dogmes fondamentaux » (p. 69) ? Par cette présentation extrêmement soignée et perspicace de la *Réunion du christianisme*, M. Stauffer contribue à la découverte de ce siècle négligé qu'est le XVII^e siècle. Son ouvrage se lit avec un grand agrément et révèle l'étendue de son érudition. Il a eu l'extrême obligeance de nous signaler lui-même les quelques corrigenda suivants : — P. 70, ligne 16, lire : Bèze, au lieu de : Bêze. P. 75, ligne 30, lire : « aussi bien que les autres choses qu'elle... ». P. 35, note 1, ligne 2, lire : Crespin, au lieu : d'Huisseau. P. 58, dernière ligne du texte, lire : Matthieu (Bochart), au lieu de : Samuel.

OLIVIER FATIO.

F. R. J. KNETSCH : *Pierre Jurieu, theoloog en politikus der Refuge.*
Kampen, Kok, 1967, 491 p.

L'ouvrage de F.R.J. Knetsch constitue une véritable somme de ce que l'on peut connaître de la vie, et dans une moindre mesure, des idées de Pierre Jurieu. La première partie traite de son enfance, de sa formation à Sedan, de son ministère à Mer, où il polémique contre *La Réunion du christianisme* de d'Huisseau. Professeur à Sedan dès 1673, il se trouve mêlé à la controverse de Pajon qui transforma la prédestination calviniste en une prédétermination déiste. L'auteur souligne que la pensée de Jurieu, si elle repose sur une base réformée, n'en est pas moins caractérisée par un certain éclectisme. N'est-il pas partisan d'un baptême d'urgence, qui révèle une conception sacramentelle *ex opere operato*? Cet éclectisme se retrouve dans ses conceptions de l'Eglise : Dieu confère la souveraineté au peuple de l'Eglise qui la délègue aux plus doués. Mais ces autorités une fois en place peuvent légiférer librement en matière doctrinale et disciplinaire. Lorsqu'en 1681 l'Académie de Sedan est fermée à l'instigation de l'archevêque de Reims, Ch.-M. Le Tellier, Jurieu part pour les Pays-Bas où il est nommé pasteur et professeur à Rotterdam. Les premières années aux Pays-Bas font l'objet de la deuxième partie du livre (1681-1688). L'auteur retrace de manière très fouillée les polémiques de Jurieu contre Maimbourg et Arnauld. Mais c'est surtout en faveur des huguenots français frappés par la Révocation de l'Edit de Nantes que Jurieu multiplie ses efforts en intervenant auprès des princes et en publiant ses fameuses *Lettres pastorales* adressées aux « nouveaux convertis » qu'il invite à revenir à leur foi ancienne et à fréquenter vaillamment les assemblées. Suspectes aux yeux de nombreux pasteurs, ces assemblées ont la sympathie de Jurieu : c'est à bon droit, estime-t-il, qu'à cette occasion le peuple, privé de ses pasteurs, en nomme d'autres. L'auteur souligne à ce propos que la doctrine de la souveraineté populaire n'est pas une découverte tardive de Jurieu, mais une constante de sa pensée. La troisième partie est consacrée aux années de crise du Refuge puis à la vieillesse de Jurieu (1687-1713). F.R.J. Knetsch retrace avec soin les tensions qui ne tardent pas à éclater entre Jurieu, l'une des têtes du Refuge, et d'autres pasteurs et professeurs, dont Bayle, qu'une amitié avait lié à Jurieu alors qu'il était comme lui professeur à Sedan. Ces tensions ont pour origine des divergences de vue théologiques et surtout politiques. Jurieu est un adversaire acharné de l'absolutisme de Louis XIV. L'auteur fait revivre l'atmosphère enfiévrée du Refuge où les pamphlets se succèdent, et où les synodes sont constamment saisis des accusations des uns et des autres. Il insiste particulièrement sur la formation de la pensée politique de Jurieu, réfute les injustes accusations d'ambition, d'opportunisme et de vengeance portées contre lui. En revanche il n'est pas très loquace sur la théologie sous-jacente aux prises de position de Jurieu, et c'est dommage, car son titre annonçait Jurieu, *théologien* et théoricien politique du Refuge. Néanmoins ce livre sera très utile aux historiens de la fin du XVII^e. L'obstacle de la langue risque de les retenir et le petit résumé français que l'on trouve à la fin du livre ne rend pas compte de la richesse de l'ouvrage. Ne faudrait-il pas, par conséquent, envisager de le traduire ?

OLIVIER FATIO.

JAMES TANIS : *Dutch calvinistic pietism in the Middle Colonies. A study in the life and theology of Theodorus Jacobus Frelinghuysen.* La Haye, Nijhoff, 1967, 203 p.

Frelinghuysen (1692-1747), né en Westphalie d'une famille de pasteurs calvinistes, fit ses études au *gymnasium* de Hamm puis à l'Université de Lingen

(1711), où il acquit non seulement une formation dogmatique calviniste plus marquée par l'orthodoxie de Voetius que par Coccejus, mais surtout une introduction au piétisme et à une théologie de l'expérience. Après un bref ministère en Frise orientale (1717) et un enseignement à l'école latine d'Enkhuizen, il s'embarqua (1719) pour le New Jersey où il devint pasteur des communautés néerlandaises de la Raritan Valley. Il ne tarda pas à entrer en conflit avec une fraction de ses paroissiens, les *Klagers*, qui se plaignaient de sa rigidité disciplinaire, notamment en matière de participation à la Cène. Certains pasteurs, Henricus Boel et Pieter DuBois, de New-York, farouches ennemis du piétisme, prirent le parti des mécontents. Mais ces résistances n'empêchèrent pas Frelinghuysen d'attirer par sa prédication pleine d'émotion un nombre croissant de nouveaux convertis et d'avoir une influence grandissante, au mépris des barrières linguistiques et sociales, dans les dénominations anglophones, notamment par le biais de William Tennent. Il prépara ainsi le grand réveil de 1738 prêché par Whitefield et y participa largement. — Dans la seconde partie du livre, l'auteur reconstitue la théologie de Frelinghuysen sur la base de ses sermons. Il remarque qu'il introduisit en Amérique le piétisme hollandais tel qu'il est exprimé dans la *Christiana theologiae medulla didactico-elenctica* de Johannes à Marck, disciple de Voetius, et surtout dans le *Bevindelyke Godtgeleertheit*, de J. Verschuir, enfin dans les *Trappen des geestelycken levens* de Theodorus à Brakel. Il montre l'importance de l'œuvre de l'Ecriture sainte dans cette théologie de la nouvelle naissance qui doit conduire à l'expérimentation de la divinité. Cette analyse est menée en deux chapitres consacrés l'un à la doctrine de Dieu et à l'anthropologie et l'autre à l'ecclésiologie. Cette étude bien faite montre de quelle manière Frelinghuysen a profondément marqué le piétisme américain et mérite de ce fait l'attention du lecteur.

OLIVIER FATIO.

W. G. ROE : *Lamennais and England. The reception of Lamennais's religious ideas in England in the nineteenth century.* Oxford, University Press, 1966, 241 p.

Après avoir brièvement retracé l'évolution religieuse et politique de Lamennais, l'auteur analyse le retentissement de ses œuvres religieuses en Angleterre au XIX^e siècle, en dépouillant revues et journaux anglais de l'époque. Il fait ensuite le tour des connaissances et amis anglais que se fit Lamennais durant son séjour à Londres en 1815, puis les années suivantes en France et à Rome. Dans cette dernière ville naquit l'amitié qui le lia de longues années avec le jeune séminariste C.-J. MacCarthy qui, par une abondante correspondance, le tint au courant des événements romains. C'est dans le mouvement d'Oxford, dans le catholicisme romain et dans le socialisme anglais du siècle dernier que l'auteur cherche à déterminer plus précisément l'influence de l'enseignement de Lamennais. Il dépouille les revues et les correspondances de plusieurs des personnalités de ces mouvements sans jamais montrer que les idées de Lamennais, aussi bien ultramontaines que libérales, aient eu une influence profonde sur l'évolution religieuse en Angleterre. Il faut regretter que ce livre, tout en contenant certaines analyses intéressantes, manque singulièrement de synthèses et de lignes générales.

OLIVIER FATIO.

JOSEPH LORTZ und ERWIN ISERLOH: *Kleine Reformationsgeschichte.*
Freiburg, Herder, 1969, 360 p.

Lortz et Iserloh se sont acquis une juste réputation comme historiens catholiques de la Réforme. On retrouvera dans ce manuel les qualités d'objectivité, de précision et de synthèse qui les caractérisent. L'ouvrage ne se limite pas à Luther et à la Réformation luthérienne dont Lortz est l'éminent spécialiste catholique, mais il présente le zwinglianisme et le calvinisme et leur diffusion jusqu'à la fin du XVI^e siècle dans tous les pays d'Europe. Par là, cet ouvrage constitue un manuel d'un accès facile, capable d'orienter un public cultivé ou des étudiants en théologie sur la Réformation du XVI^e siècle.

OLIVIER FATIO.

KARL HEUSSI, ERIC PETER: *Précis d'histoire de l'Eglise.* Neuchâtel,
Delachaux et Niestlé, 1967, 294 p. (Bibliothèque théologique.)

L'ouvrage de Heussi est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter. E. Peter en a établi une traduction soigneuse. Il a adapté certaines parties, développé celles qui concernaient la France, la Suisse romande, les Pays-Bas et la Grande-Bretagne et donné une place moins importante aux événements du I^{er} siècle, estimant qu'on peut trouver sur cette période les renseignements nécessaires dans une Introduction au Nouveau Testament. Il a également introduit dans les bibliographies quelques titres français absents de l'original allemand. Un regret pourtant : le manque d'allusion, dans la bibliographie générale, à quelques grandes séries de sources, tels que Migne, le Corpus de Vienne, celui de Berlin, le Corpus reformatorum. Par ailleurs mentionnons une erreur, imputable à l'original du reste, à la p. 163 : les anabaptistes de Münster ne sont pas « Jean Bockelson, Matthijs, puis Jean de Leyde », mais Jan Matthijs et Jan Bockelson (dit de Leyde). Heussi cite deux fois le même personnage sous deux noms différents !

OLIVIER FATIO.

FRANÇOIS LAPLANCHE: *Orthodoxie et prédication. L'œuvre d'Amyraut et la querelle de la grâce universelle.* Paris. Presses universitaires de France, 1965, 358 p.

Des huit Académies fondées par les protestants français après les guerres de religion, celle de Saumur est à juste titre la plus connue, car elle constitua jusqu'à sa suppression, par décret royal du 8 janvier 1685, un foyer de vie théologique remarquable non seulement par sa durée, mais aussi par la qualité des professeurs et la nature de leur enseignement. La lignée Cameron, Amyraut, de La Place, Pajon se distingua par la méthode novatrice avec laquelle elle aborda le problème de la prédestination et par la hardiesse des solutions proposées, après le Synode de Dordrecht (1618-1619) qui avait vu triompher, au prix de quelles ignominies, les champions gomaristes de l'orthodoxie. A Saumur, les assertions majeures du calvinisme strict furent reprises sous une forme critique pour aboutir à l'établissement de la thèse centrale, dite de l'universalité de la volonté salvifique, ou de la grâce promise, ou de l'universalisme hypothétique, qui prolongeait l'infralapsarisme des arminiens et lui donnait audience dans la dogmatique protestante d'expression française. — L'étude de F. Laplanche repose sur une connaissance approfondie de l'œuvre d'Amyraut, y compris ses sermons, et elle fournit une image vivante du succès et de l'opposition qu'elle rencontra dès la publication du *Brief Traité de la Prédestination* en 1634.

Appuyé dans son pays par les uns (Daillé et Testard), combattu par les autres (Louis et Pierre Du Moulin), Amyraut fut au centre d'une controverse dont la gravité provoqua la convocation du Synode d'Alençon en 1637. L'apaisement qui suivit fut surtout sensible en France. Ailleurs, en Suisse particulièrement, on resta longtemps alarmé par ce que l'on considérait comme un affaiblissement inadmissible de l'héritage calvinien ; le *Consensus* de 1675 est une riposte à la menace représentée par la contagion des « doctrines de Saumur ». — Prévu comme thèse de doctorat à la Faculté de théologie catholique d'Angers, cet ouvrage devait comparer l'enseignement de Calvin et d'Amyraut sur la prédestination avec la théologie romaine ; il a été remanié pour s'insérer dans une perspective purement historique et il est publié dans la collection que dirige Roger Mehl, de la Faculté protestante de l'Université de Strasbourg. Etranger à toute crispation confessionnelle, F. Laplanche traite son sujet avec aisance et sérénité, et il apporte une contribution appréciable à une meilleure connaissance de la crise qui secoua la dogmatique réformée à partir de 1630.

EDOUARD MAURIS.

FRIEDRICH HERTEL : *Das theologische Denken Schleiermachers*, untersucht an der ersten Auflage seiner Reden « Über die Religion ». Zürich, Zwingli-Verlag, 1965, 334 p.

Thèse de doctorat présentée à la Faculté de théologie de Zurich en 1963, l'étude de F. Hertel aborde Schleiermacher sous son angle le plus difficile, celui des *Discours sur la religion*, dont l'interprétation pose aujourd'hui encore de si redoutables problèmes. — Par l'ambition qu'il révèle et l'ampleur de la visée, ce texte occupe une place unique non seulement dans l'ensemble de la production de Schleiermacher lui-même, mais dans l'histoire moderne de la pensée protestante, car il s'adresse résolument à un public hostile ou indifférent, et il cherche à l'atteindre sur son propre terrain pour mieux le convaincre. C'est là l'extraordinaire tour de force réalisé en 1799 : la philosophie, l'esthétique, la littérature, l'histoire, la science, loin d'être répudiées a priori, sont reconnues, acceptées et utilisées aux fins de démontrer que la religion est la valeur par excellence, car elle est seule capable de saisir l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire divisé, pour l'aider à prendre la décision qui le rendra libre et lui révélera le sens dernier de sa destinée. — Dans sa construction, Schleiermacher recourt à des catégories complexes, souvent ambiguës (Univers, individu, totalité, sentiment, intuition, etc.), que F. Hertel analyse avec pénétration, en soulignant que les deux premiers Discours seulement correspondent au projet de l'auteur de réhabiliter la religion, en la distinguant radicalement de toute entreprise métaphysique et de toute codification morale. L'œuvre est néanmoins scrutée entièrement, dans la double perspective historique et systématique, et on voit émerger à nouveau, grâce aux recherches minutieuses et solides de F. Hertel, l'audacieuse puissance qui n'a pas fini de nous étonner et de nous faire réfléchir.

EDOUARD MAURIS.

GEORGES PONS : *Gotthold Ephraïm Lessing et le christianisme*. Paris, Didier, 1964, 499 p. (Germanica, 5.)

La pensée religieuse de Lessing, qui suscite en Allemagne une littérature relativement abondante, n'avait pas encore fait en France l'objet d'une étude globale, et l'un des premiers mérites de G. Pons est d'avoir mené à chef une

entreprise de ce genre. A vrai dire, son ambition est autre que de présenter une synthèse achevée, et il a accordé aux éléments chronologiques l'importance qu'exigeait la description de la seule genèse des relations de Lessing avec la pensée chrétienne. C'est pourquoi il s'arrête avec raison sur les années de recherches et de découvertes, qui déboucheront sur des intentions que le séjour à Wolfenbüttel contribuera à mûrir et à préciser. La publication des *Fragments d'un inconnu*, l'offensive contre le biblicisme orthodoxe, les thèses sur *L'éducation du genre humain* jalonnent un itinéraire intellectuel et spirituel que G. Pons analyse avec pertinence et qu'il décrit minutieusement. La connaissance qu'il a des milieux fréquentés par Lessing, de ses lectures, de sa correspondance, est d'une ampleur impressionnante, et elle confère à tout l'ouvrage une allure vivante qui fait accepter la multitude des détails et la sinuosité de certains circuits. — Même limitée au thème de l'attitude de Lessing face au christianisme, cette restitution très fouillée retiendra notre attention ; elle soulignera le tort qui est fait à Lessing quand on le prend pour un auteur de second rang ; les questions qu'il pose retentiront tout au long du XIX^e siècle et la « déchirure » qu'elles ont provoquée est toujours manifeste (p. 448). — Relevons en passant que Reimarus, maintes fois cité, ne figure pas à l'index des noms de personnes.

EDOUARD MAURIS.

ALEC VIDLER : *A Variety of Catholic Modernists*. Cambridge, At the University Press, 1970, 232 p.

Dans son *Introduction autobiographique*, l'auteur raconte comment, attiré vers les modernistes catholiques au cours de ses études de théologie à Cambridge, il fit en 1931 la connaissance de Loisy et, en 1934, publiait son premier ouvrage sur le mouvement moderniste. Au terme d'une carrière durant laquelle son intérêt pour ce mouvement n'a cessé de croître, A. Vidler se consacre, sur la base d'une considérable documentation accumulée depuis des années, à une nouvelle étude des modernistes. Deux méthodes sont possibles : une étude schématique de l'histoire de la doctrine ou de l'hérésie chrétienne, basée sur les documents pontificaux qui définirent et condamnèrent le modernisme, ou l'examen (exempt de présuppositions concernant l'orthodoxie ou l'hérésie) des personnes impliquées dans le mouvement, examen visant à s'assurer de ce qu'elles pensaient faire, individuellement ou collectivement. C'est évidemment la seconde de ces deux méthodes que choisit l'auteur, et c'est dans cette perspective qu'il présente successivement Loisy, Marcel Hébert, Prosper Alfaric, Blondel, Laberthonnière, Le Roy, Mgr Mignot, Mgr Lacroix et Marc Sangnier. En chacun d'eux ce que l'on a appelé le « modernisme » a été différent, et l'auteur estime que le danger est ici plus grand que partout ailleurs d'exagérer l'accord des personnes et donc de déformer le caractère du mouvement lui-même. L'intérêt de cette étude est incontestable. Elle est évidemment, à travers les personnes, une apologie du modernisme sous ses diverses formes, et mériterait à ce titre une réponse très objective. Il est trop facile, en effet, de condamner la prise de position de l'Eglise catholique et du « paysan » qu'était Pie X (p. 49) — lequel, on n'en peut douter, était sincère dans ses intentions et sa recherche de la vérité — au nom d'une autre sincérité que l'on regarde de façon exclusive : celle des personnes meurtries par ses décrets.

ALIX PARMENTIER.

FRIEDRICH GOGARTEN : *Die Verkündigung Jesu Christi*. Tübingen, J. C. B. Mohr, 2^e éd., 1965, 568 p. (Hermeneutische Untersuchungen zur Theologie.)

THÉOLOGIE
CONTEM-
PORAINÉ

On ne risque guère de se tromper en affirmant que l'œuvre théologique de Gogarten est peu connue dans les pays de langue française. En Suisse romande en particulier, pour de très nombreux pasteurs, ce théologien n'est qu'un nom. Tout au plus sait-on que, dès 1919, et jusqu'à la disparition de la revue « Zwischen den Zeiten » (fin 1933), il a fait partie de l'équipe des initiateurs de la « Dialektische Theologie » aux côtés de Karl et Heinrich Barth, Emil Brunner, Bultmann et Thurneysen. C'est dommage. Depuis 1962/63 il est pourtant facile de se renseigner sur la tendance particulière de chacun de ces penseurs, grâce aux deux volumes parus dans la collection « Theologische Bücherei » (nos 17, I et II) : *Anfänge der dialektischen Theologie* (J. Moltmann, Kaiser, Munich). Des textes comme *Die Krisis unserer Kultur* (1920), *Die Not der Absolutheit* (1921), *Gemeinschaft oder Gemeinde* (1923), *Historismus* (1924) — pour n'en citer que quelques-uns — sont d'un réel intérêt. — Gogarten est entré de façon fracassante dans la lutte contre la *Kulturtheologie* du XIX^e siècle. En 1937, jetant un regard en arrière sur les années 20, il écrit : « Il ne s'agissait pas seulement d'une autre manière de poser le problème de Dieu ; on allait carrément à la recherche d'un autre Dieu... » — Et puis Barth et Thurneysen se séparèrent de Gogarten — l'ami sûr de la première heure — sur tels points d'anthropologie et d'eschatologie... — De tous les textes dus à la plume de Gogarten, l'ouvrage signalé ici passe, à juste titre je crois, pour le plus abordable, d'aucuns disent même le plus « élémentaire », parce qu'il y parle de choses simples. Cet ouvrage comprend quatre livres : I. Le message de Jésus ; II. L'apôtre Paul ; III. Luther ; IV. Le temps présent. Le premier chapitre est le plus remarquable. Durant les dix-sept années qui se sont écoulées entre les deux éditions (1948-1965), cette partie-là surtout a constitué pour beaucoup de lecteurs de langue allemande un vrai livre de chevet, tant son contenu est spirituellement valable. Qu'il parle de l'attitude de Jésus en face du monde — totalement différente de la nôtre ; de Jésus et la Loi ; de Dieu dans le message de Jésus ; de Satan, l'adversaire de Dieu ; du Royaume ; de l'amour du prochain ; du Fils de l'Homme ; de la mort et de la résurrection du Sauveur, tout est pénétrant. « Le miracle de la résurrection, dit-il en conclusion de ce dernier chapitre, n'est rien d'autre que celui dont toute la prédication de Jésus veut être le témoignage : le miracle de la bonté souveraine de Dieu qui rend riches les pauvres, grands les petits, rassasiés ceux qui ont faim, vivants les morts. Miracle par excellence parce que, nulle part ailleurs, la pauvreté n'a été si sordide, la faim si torturante, la mort si meurtrière que chez celui qui, entièrement donné à ses frères captifs au sein de leur existence, a été livré sans défense aux coups terribles du péché du monde. » Gogarten sait montrer sans complications pourquoi l'on peut dire que, dans la prédication et dans la vie de l'homme véritable — Jésus —, Dieu lui-même apparaît. — Les chapitres II et III disent comment Paul, puis Luther ont compris la condition humaine à la lumière de la foi en Christ ; et le IV^e, le rôle de cette foi aujourd'hui. On doit admirer la sagesse avec laquelle l'auteur sait se libérer des « contraintes théologiques » pour exposer simplement que le Dieu de Jésus-Christ est encore aujourd'hui la plus réelle des réalités.

EDMOND GRIN.

JEAN RILLIET : *Saint Luc aujourd'hui*. Genève, Labor et Fides, 1970, 179 p.

Le pasteur Rilliet présente ici cinquante-deux brèves méditations de l'Évangile de Luc. — Il est impossible de résumer et d'apprécier tous ces textes ici ; je veux seulement dire quelques mots de l'introduction. Je veux bien admettre que le pasteur Rilliet n'aime pas la pensée de R. Bultmann pour des raisons théologiques soigneusement analysées. Ce que je refuse tout net, parce que ce ne sont que des propos « parfaitement arbitraires » (cf. p. 8) et malveillants, ce sont des phrases comme celle-ci : « le bultmannisme s'avère après un bref examen la brillante hypothèse d'un maître en quête de renommée » (p. 8). Je suis d'accord sur un seul point, c'est que l'examen fut bref ; je dirais même qu'il n'y a pas eu d'examen du tout. — Quant à l'exhortation à mettre dans son cœur (?) « les conseils et les espérances du Christ » (p. 9) plutôt que de démythiser, je ne prendrai pas la peine de la discuter. Je rappelle seulement que *Glauben und Verstehen* sera traduit bientôt entièrement en français et que chacun pourra se remémorer la signification et l'enjeu de la démythisation.

ERIC DUBUIS.

CHRISTIAN MÖLLER : *Von der Predigt zum Text. Hermeneutische Vorgaben der Predigt zur Auslegung von biblischen Texten*. Erarbeitet und dargestellt an der Analyse von Predigten Karl Barths, Friedrich Gogartens und Rudolf Bultmanns. München, Chr. Kaiser Verlag, 1970, 200 p. (Studien zur praktischen Theologie, Nr. 7.)

On peut, au sein de la crise homilétique contemporaine, se demander si le propos de l'auteur n'est pas exemplaire : au lieu de bâtir une doctrine de la prédication à partir d'une herméneutique théorique, examiner tout d'abord en quoi une prédication donnée a enrichi la lecture du texte biblique. Reprenant une idée d'E. Fuchs, Möller examine en quoi d'illustres prédicateurs contemporains ont conféré un « Sprachgewinn » à la péricope qu'ils avaient choisie, et facilité de la sorte la tâche aux moins illustres qui les suivent. A pratiquer cette méthode de retour au texte quand il s'agit au départ de sermons de Barth, Gogarten et Bultmann, on se réserve bien des surprises et, surtout, on saisit sur le vif le rôle créateur de la prédication chrétienne. Il y a assurément « Sprachverlust » dans le sec exposé exégétique transféré en chaire, comme aussi dans le discours religieux égaré loin du texte ; mais il ne suffit pas d'être ignorant ou désincarné pour faire un bon prédicateur : les exemples choisis nous donnent une leçon de sagesse et de liberté. Les conclusions de cette thèse de doctorat sont malheureusement trop brèves.

CLAUDE BRIDEL.

B. BOTTE, H. CAZELLES, etc. : *La Parole dans la liturgie*. Paris, Le Cerf, 1970, 176 p. (Lex Orandi, 48.)

Ce volume reprend l'essentiel des communications présentées à la Semaine liturgique de Saint-Serge de 1966. Il comprend quatre exposés historiques (*Y eut-il une liturgie de la Parole au Temple*, par H. Cazelles ; *La place des lectures bibliques et de la prédication dans la liturgie synagogale ancienne*, par Kurt Hruby, exposé fouillé et fort utile sur un sujet mal connu ; *Le Service de la parole selon I Cor. 14*, par Pierre-Y. Emery ; *Les traductions liturgiques de l'Ecriture*, par Bernard Botte ; *Rites et prières accompagnant les lectures dans la liturgie eucharistique*, par Irénée-H. Dalmais), suivis de trois exposés plus sys-

tématiques : *Bible, Parole de Dieu et prédication*, par Theobald Süss ; *La prédication, présence du Seigneur*, par Gaston Westphal ; *L'économie du Verbe et la liturgie de la Parole*, par Jean Corbon. Malgré la valeur historique de ces exposés et leur unanimité à souligner l'importance de la Parole dans le culte chrétien, et déjà dans le culte synagogal d'où il est issu, on demeure frappé par la divergence foncière des perspectives protestante et catholique : tandis que G. Westphal présente la prédication comme présence réelle du Seigneur et que le luthérien Th. Süss reprend à son compte la formule de la Confession d'Augsbourg *ubi et quando visum est Deo* contre son interprétation actualiste moderne, J. Corbon demeure très attaché à l'idée d'une Parole préparant seulement l'expérience de la Présence : « La liturgie de la Parole nous porte vers la réalisation définitive de ce qu'elle signifie : la célébration proprement sacramentelle qui suit » (p. 175).

PIERRE BONNARD.

F. HOUTART, etc. : *Recherche interdisciplinaire et théologie*. Paris, Le Cerf, 1970, 140 p. (Cogitatio fidei, 54.)

Cet ouvrage collectif, issu d'un colloque international réuni à l'Université de Louvain en novembre 1967, comprend, après une introduction de F. Houtart, neuf chapitres respectivement intitulés : La méthodologie de la coopération interdisciplinaire (H. Ed. Tödt), Structure des sciences humaines et notion d'approche interdisciplinaire (G. Palmade), La démarche interdisciplinaire et le dialogue Eglise-monde (J. Ladrière), Théologie et recherche interdisciplinaire (M. D. Chenu), Dialogue Eglise-monde et recherche interdisciplinaire (A. Astier), L'institutionnalisation de la recherche interdisciplinaire comme modalité du dialogue Eglise-monde (F. Houtart), Les ambiguïtés de l'objet du colloque de Louvain (F. Houtart), Les thèmes débattus à Louvain (F. Houtart). Perspectives d'avenir : théologie et sciences humaines (M. Faessler). Comme le relève l'éditeur en conclusion : « Les débats et les documents du colloque de Louvain ont révélé l'existence d'une série d'ambiguïtés dans l'objet envisagé. Mais, au-delà du colloque, c'est l'épistémologie elle-même qui révélait ses ambiguïtés et, plus profondément encore, la conception des Eglises chrétiennes face au développement scientifique » (p. 107). Cependant, on lira avec profit, en particulier, les remarques d'H. Ed. Tödt sur les « grands projets » (*big science*), « où la décision consistera à choisir entre diverses possibilités d'anticipation » (p. 28), ou celles de G. Palmade sur le mot même d'interdisciplinarité : « Le problème n'est pas d'engager un dialogue entre disciplines, tout en restant chacun chez soi, le problème est de se mettre en cause » (p. 38), ou encore celles de M. D. Chenu sur le terrain commun entre les sciences exactes et la théologie, à savoir la recherche : « ... qu'il soit entendu que la théologie elle-même est, et doit être, en état de recherche, contrairement à tant de malfaçons doctrinales et scolastiques » (p. 67).

PIERRE BONNARD.

Recherche et culture. Tâches d'une université catholique. Fribourg (Suisse), Editions universitaires, 1965, 330 p.

Publié à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Université de Fribourg, ce volume rassemble dix-huit contributions se rapportant soit à des problèmes historiques, soit au rôle d'une université catholique dans le monde contemporain, soit aux relations entre la foi et les sciences profanes. Sous la direction du P. Luyten, O.P., les professeurs de Fribourg présentent des réflexions aussi

variées qu'intéressantes, inspirées par le souci de transposer au niveau des Hautes Ecoles le programme de « mise à jour » défini par le récent Concile du Vatican. On soulignera le caractère irénique, mais non dépourvu de fermeté, de ces études ; les thèses de l'Eglise romaine sont affirmées sans agressivité, avec une réelle préoccupation d'ouverture aux questions posées tant par les autres confessions chrétiennes, que par le secteur laïque de la science et de la technique. A cet égard, les remarques du P. Stirnimann, O.P., sur « *Catholique* » et « *œcuménique* » méritent une attention particulière, de même que les observations de Pierre-Henri Simon sur *Le maître catholique devant les lettres profanes*.

EDOUARD MAURIS.

RENÉ MARLÉ : *La singularité chrétienne*. Tournai-Paris, Casterman, 1970, 182 p. (Christianisme en mouvement, 15.)

La première partie de cet ouvrage présente quelques-uns des plus grands maîtres de la théologie protestante du XX^e siècle. C'est une introduction, sans prétention, mais fort bien documentée. On sait que l'auteur, théologien catholique, s'est fait une spécialité de la théologie protestante contemporaine. *Christianisme sans visage ?*, telle est la question, significative, qui commande l'examen : l'auteur s'efforce en effet de dépister ici une tendance de la foi chrétienne à se délier de toute expression historique effective. On aurait là le risque inhérent à toute confession de la *sola fide*. — Dans une seconde partie (*sous le régime des figures*), Marlé fait plus directement œuvre constructive. En contre-point à une valorisation unilatérale de la sécularisation, il entend rappeler la nécessité et le prix de la *singularité* chrétienne. C'est à juste titre qu'il affirme alors que la foi est liée, de façon constitutive et non accidentelle, aux *figures* qui ont marqué son expression historique concrète. En dehors d'elles, on ne saurait dire le sens de la foi, l'extrayant comme le noyau de sa gangue. Ces figures (Jésus d'abord, l'Eglise ensuite, dans son institution comme dans son dogme) peuvent seulement préserver la foi de se diluer dans quelque humanisme au goût du jour. Elles n'ont pas à être répétées, en toute soumission. On dira plutôt qu'elles sont fondatrices : elles provoquent le croyant à une perpétuelle reprise. Telle est, sommairement exposée, la thèse de l'auteur. Sur le fond, on le suit aisément ; on sera, en revanche, beaucoup plus réservé quant à la détermination même de ces figures (hiérarchie, sacrements, etc.).

PIERRE GISEL.

EBERHARD HÜBNER : *Evangelische Theologie in unserer Zeit. Ein Leitfaden*. Bremen, Schünemann, 1966, 470 p.

Cette présentation de la théologie contemporaine débute à la fin de la première guerre mondiale, alors que l'optimisme qui caractérisait la période antérieure est déjà sérieusement touché. Une orientation originale se développe alors sous la double impulsion de Barth et de Bultmann, nouveaux chefs de file, dont la thématique est analysée avec de fréquentes références aux textes. — L'examen se porte ensuite sur les secteurs de l'exégèse vétéro- et néotestamentaire, de l'histoire ecclésiastique et de la théologie pratique. — Le chapitre suivant aborde la situation présente, les auteurs et les œuvres se succédant parfois d'une manière un peu rapide. — La seconde partie est consacrée à une série de citations bien choisies des théologiens étudiés précédemment ; cette illustration par les textes mêmes ajoute de l'intérêt à un ouvrage reposant sur une information solide, prolongée en annexe par des notices bio-bibliographiques qui seront utiles.

EDOUARD MAURIS.

T. E. TORRANCE : *Theology in Reconstruction*. London, SCM. Press, 1967, 288 p.

Le professeur T. F. Torrance, titulaire de la chaire de dogmatique à la Faculté de théologie de l'Université d'Edimbourg, a rassemblé dans cet ouvrage quinze articles, dont treize ont paru, entre 1960 et 1964, dans la *Theologische Zeitschrift* de Bâle, la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* (Strasbourg), *Verbum caro*, la *Theologische Rundschau*, et tels bulletins ou revues de langue anglaise, et dont deux seulement sont inédits. Par cette publication, son but est de souligner la haute et lourde responsabilité de ceux qui ont mission d'enseigner et de prêcher la doctrine chrétienne dans notre monde sécularisé. — Le volume s'ouvre par un « Prologue » : *Theological Education Today*. Puis viennent trois grands chapitres : I. *Knowledge of God* ; II. *Through Jesus Christ* ; III. *And in the Holy Spirit*. En conclusion, un « Epilogue » : *A New Reformation?* Puis deux index. — Le chapitre I veut montrer les rapports entre la recherche théologique et les méthodes scientifiques. Il cherche aussi à mettre en lumière la portée actuelle de ces « géants théologiques » que furent d'une part les Pères de l'Eglise grecque, et Calvin d'autre part. A propos des premiers, Torrance retient trois points fondamentaux de leur pensée, qui soulignent la majesté divine : 1) Le caractère inaccessible de Dieu qui nous invite à l'adoration et au respect ; l'ineffable, dit saint Basile, doit être honoré par le silence. (On pense à Rudolf Otto — *Das Heilige* — qui entendait faire, dans notre culte, une place au « sacrement du silence ».) 2) La certitude que « Dieu seul connaît Dieu », donc seul il peut rendre témoignage de lui-même. 3) L'emploi du langage courant, pour parler de Dieu, implique forcément le recours à des expédients. Les termes tirés de notre vie quotidienne sont toujours approximatifs, donc inexacts : la « main », le « cœur » de Dieu, et même les termes de Père et de Fils... Le passé a beaucoup à nous apprendre à ce sujet, notamment la controverse « arienne ». — Le chapitre II — « par Jésus-Christ » — traite du caractère *central* de la christologie dans une dogmatique de niveau scientifique, et présente les doctrines romaine et réformée de la grâce. — Le chapitre III — « et par le Saint-Esprit » — entend compléter aussi directement que possible le précédent. Il vise à remettre en valeur l'Esprit saint, ce « parent pauvre » de la dogmatique chrétienne, tant la protestante que la catholique. C'est dans l'Eglise que s'opère l'union avec le Christ, son fondateur, et cela par l'intermédiaire du Saint-Esprit. Le chapitre 13 notamment — Doctrine du Saint-Esprit et théologie oecuménique — est d'une réelle actualité. — Cette façon de réunir des articles assez divers, composés dans des occasions différentes, offre des inconvénients : en reprenant ces textes tels quels, l'auteur reconnaît s'être exposé à de nombreuses répétitions. Mais la liaison entre les trois parties est marquée d'heureuse façon : connaître Dieu, par le Christ, et par l'Esprit. — La conclusion peut se résumer en quelques mots : l'Eglise protestante passe par une crise, tout comme la chrétienté au XVI^e siècle. Cette crise peut amener une « nouvelle Réformation ». Mais en quoi consistera-t-elle ? En tout cas pas dans le recours à des palliatifs destinés, soi-disant, à rendre l'Evangile accessible à l'homme de 1970 : ils ne peuvent engendrer que déception de par leur pauvreté même. Les « pop-hommes d'Eglise », les « pop-théologiens » peuvent un moment rassembler des foules. Mais, faute de racines profondes, cette « théologie » facile en est réduite à des succès passagers. Un seul remède : un retour à une pensée chrétienne solide, combinant la théologie des Pères grecs et celle des réformateurs. (Pas de réformation authentique sans continuité avec le passé !) C'est l'unique réponse efficace

que nous puissions donner aux problèmes que *se* pose, et *nous* pose aujourd’hui l’Eglise romaine. Si cette fidélité-là est vécue, elle est en mesure d’amener une réforme plus ample, plus riche que la chrétienté n’en connut jamais. Car, de nos jours, il s’agit d’un mouvement qui concerne la relation de l’Eglise avec l’histoire entière, et avec le monde de la nature dans son ensemble.

EDMOND GRIN.

K. BARTH, G. COTTIER, O. CULLMANN, L. MALEVEZ, A. VÖGTLÉ :
Comprendre Bultmann. Un dossier. Paris, Le Seuil, 1970, 190 p.

Il y aurait beaucoup à dire d’un tel livre. Et d’abord, que la signification de son sous-titre paraît avant tout caractériser un débat, dans lequel les avocats de l’accusation ont la part un peu trop belle, même si le réquisitoire s’exprime sur un ton toujours courtois ! Ensuite, que rares sont les pages qui nous livrent une vraie et profonde compréhension de la pensée de Bultmann. La critique qu’O. Cullmann adresse à la compréhension bultmannienne du mythe, lui reprochant de dévaloriser le Fondement historique du message chrétien primitif, et de l’histoire dans le Nouveau Testament fait dire à Bultmann le contraire de ce qu’il dit. L’écrit déjà ancien de K. Barth, intitulé : *R. Bultmann, un essai pour le comprendre* offre l’intérêt de faire porter la confrontation en ce lieu où s’affirment, dans leur différence, deux compréhensions de la révélation et de la pensée théologique. Mais à supposer avec Barth que la doctrine de la pré-compréhension constitue le noeud de la pensée bultmannienne, rien ne permet d’affirmer que cette doctrine serait pour Bultmann normative et qu’elle ferait « concurrence à l’Esprit saint » ! L’étude d’A. Vögtle, qui cherche à déterminer la dimension historique de la révélation du Christ, dit nettement ses limites lorsqu’elle formule cette exigence impossible, selon laquelle « l’exégète qui travaille selon les méthodes de la science historique (est) requis de prouver(...) de façon positive que le Saint-Esprit a dirigé l’explication de la Révélation du Christ qui se manifeste dans le Nouveau Testament ». La contribution du P. Malevez, relative à la critique du langage théologique, occupe une place à part ; comprendre Bultmann ne se réduit pas ici à saisir simplement avec rigueur le sens d’une œuvre mais fait droit à la tentative de maintenir ce sens ouvert à un avenir. Cet avenir, la critique bultmannienne du langage théologique le recevrait de la méditation récente de Heidegger sur le langage. On pouvait, enfin, attendre beaucoup de l’étude de M. Cottier, qui se propose de déceler les présupposés épistémologiques de la théologie bultmannienne. Malheureusement, cette étude, qui repose sur la seule traduction d’un petit ouvrage de Bultmann pour « le grand public », reste très sommaire. Elle commet l’erreur d’analyser la pensée du théologien allemand dans des catégories théologiques et philosophiques que Bultmann s’est attaché à critiquer avec vigueur. Par exemple l’affirmation selon laquelle la foi chez Bultmann se confond avec « une sorte de subjectivité existentielle » manifeste bien pareille méprise. — En bref, cet ouvrage procède d’une compréhension partielle et unilatérale de la pensée bultmannienne. Rarement parvient-il à être, selon le voeu de son introducteur, un « dialogue exigeant avec la pensée du maître de Marburg ». L’essai de K. Barth, qui constitue un document de grande importance pour la compréhension de l’histoire de la théologie moderne, lui permet d’échapper à un jugement plus défavorable encore.

ROMAIN CARPEAU.

Diskussion zu Bischof Robinsons : Gott ist anders. Herausgegeben von H. W. Augustin. München, Chr. Kaiser, 224 p., 1968.

Par suite d'un fâcheux malentendu, notre *Revue* n'a pas encore présenté ce volume. Il n'est pas trop tard pour le faire. Quelques lignes suffiront : un ouvrage comme celui-là ne se résume pas. En effet, il rassemble dix-huit « avis », plus ou moins développés, concernant le fameux *Honest to God*, avis dont la plupart des auteurs sont des théologiens : on entend successivement trois voix d'Angleterre, trois de Hollande, douze d'Allemagne. Une introduction de l'éditeur, en quinze pages très claires, explique la raison d'être et l'intérêt de cette « table ronde » d'un genre particulier. Elle situe, de façon objective, chacun de ces apports. Elle présente également quelques considérations générales : par exemple, à la différence des avis venant d'Angleterre, ceux qui viennent d'Allemagne sont en majorité positifs, etc. — Les titres choisis par les trois Anglais sont significatifs : l'évêque Robinson, « L'entretien continue » ; M^{me} Robinson, « Honnêteté face à nos enfants » ; MacIntyre, le philosophe athée, « Dieu et les théologiens ». — Les noms des Hollandais nous sont moins connus : van Hengel, J. S. Weiland, H. Stridj. De la cohorte germanophone, citons Bultmann, Gollwitzer, H. Fries, H. W. Augustin (l'éditeur), G. Schutz et le professeur H. D. Bastian (théologie pratique). — Peut-être cette remarque de Gollwitzer est-elle particulièrement pertinente : « La question se pose, Robinson atteint-il le but qu'il poursuit ? Il entend faire du message chrétien, pour l'homme d'aujourd'hui, une donnée digne de considération. Mais ne risque-t-il pas, en procédant comme il le fait, d'aboutir à un tout autre résultat : rendre ce message superflu ? »

EDMOND GRIN.

Ecclesia a Spiritu Sancto edocta. Lumen gentium, 53. Mélanges théologiques, hommage à Mgr Gérard Philips. Gembloux, Duculot, 1970, XXXVII + 602 p. (Bibliotheca ephemericum theologiarum lovaniensium, XXVII.)

On sait le rôle décisif qu'a joué, à Vatican II, Mgr Philips dans l'élaboration de la Constitution *Lumen Gentium* (et à un degré moindre dans la rédaction de *Dei Verbum* et de *Gaudium et spes*). Il est appelé par J. Grootaers — dans un article important de ce volume — *homo conciliaris* : un théologien capable de réaliser une synthèse, à partir de points de vues différents, sans tomber dans le compromis insignifiant. Dans le cadre de cette recension, il n'est pas possible de mentionner toutes les études de ce gros livre. Comme l'indique le titre, on a voulu centrer la réflexion sur la pneumatologie, au Concile (Mgr Charue, G. Geenen), dans le débat qui oppose l'Orient et l'Occident (Y. Congar, N. Afanassieff, O. Rousseau), dans la théologie spéculative (S. Dockx, H. Walgrave), dans la théologie morale (Ph. Delhaye, A. Dondeyne), dans la spiritualité (L. Malevez, P. Molinari), dans l'exercice du magistère (G. Thils, J. Salaverri), dans la liturgie (J. Lecuyer, A. Houssiau), dans l'anthropologie (Ch. Moeller). L'aspect biblique est abordé dans de petites monographies qui n'ont pas toujours un rapport direct avec le thème principal (cf. Mgr Heuschen, B. Rigaux). Les contributions rédigées en diverses langues, par des auteurs qui ne sont pas tous catholiques, (à côté du nom d'Afanassieff, on rencontre celui de Torrance), manifestent le caractère œcuménique de l'hommage offert à Mgr Philips.

GEORGES BAVAUD.

Pour relire Humanae vitae. Déclarations épiscopales du monde entier.
Commentaires théologiques par Philippe Delhaye, Jan Grootaers et Gustave Thils. Gembloux, Duculot, 1970, 241 p.

Pour la première fois depuis longtemps, plusieurs évêques ont nuancé, voire modifié, quelques-uns des enseignements d'une encyclique pontificale. G. Thils examine la portée ecclésiologique de cet événement. Ph. Delhaye étudie les problèmes d'ordre moral posés par les conférences épiscopales, enfin Jan Grootaers souligne que l'accueil de *Humanae vitae* a été fort différent dans les pays riches et les nations en voie de développement (où le contrôle des naissances apparaît souvent comme un moyen d'oppression). Très intéressant le commentaire, par Ph. Delhaye, de la formule de Paul VI : la contraception est *intrinsèquement immorale*. Les époux n'ont-ils jamais le droit, dans aucune circonstance, de perturber la fonction génitale ? Ou bien le pape a-t-il condamné le recours aux contraceptifs pour sauvegarder les valeurs essentielles du mariage, le respect des lois biologiques n'étant pas envisagé isolément, mais dans le cadre des finalités de l'union conjugale ? Selon cette interprétation, des exceptions à la loi seraient possibles en cas de conflits de devoirs (par exemple, lorsque l'emploi des méthodes dites « naturelles » est impossible). La lettre de l'encyclique ne favorise pas cette orientation, mais les moralistes devraient l'étudier avec soin.

GEORGES BAVAUD.

FERNER NUHN : *Friends and the Ecumenical Movement*. Philadelphia, Friends General Conference, 1970, 58 p.

Ce petit essai, qui a les dimensions d'une brochure, s'adresse à la fois aux Quakers et à tous les chrétiens. L'auteur veut décrire la part des Amis dans le mouvement œcuménique et définir celle qu'ils pourraient y prendre à l'avenir. Ferner Nuhn invite les siens à surmonter leurs méfiances de certaines structures et des théologies. Les Quakers ont à apprendre des autres, mais ils ont aussi une contribution à apporter conforme à leur génie. Située aux frontières du christianisme et affirmant vigoureusement la liberté dans l'expression de la foi vécue, la Société des Amis devrait faciliter le dialogue avec les autres religions.

PIERRE LACOUT.

MARC ORAISON : *La transhumance*. Paris, Le Seuil, 1970, 124 p.

Dans le style qui lui est propre, provocant, désinvolte et tendre, l'abbé Oraison s'interroge sur le sens de cette transhumance qui est celle de l'humanité marchant depuis des millénaires vers on ne sait quel aboutissement. Les civilisations se découvrent mortelles. L'homme moderne ne peut plus se reposer sur un « Sujet Supposé Savoir » pour résoudre la question du sens. Il s'efforce d'obtenir la béance, mais en vain. Jésus l'ouvre au contraire au sens en inscrivant l'amour dans le manque absolu. En lui la transhumance débouche. C'est dans les dernières pages, où l'auteur témoigne du Ressuscité qui inverse le signe de la mort, qu'il est le plus prenant.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

STANISLAS BRETON : *Philosophie et mathématiques chez Proclus*, suivi de *Principes philosophiques des mathématiques d'après le Commentaire de Proclus aux deux premiers livres des Éléments d'Euclide par N. Hartmann*, traduit de l'allemand par Geneviève de Pesloian. Paris, Beauchesne, 1969, 246 p.

En étudiant le commentaire de Proclus sur Euclide, le P. Breton n'a pas fait œuvre de philologue, mais de philosophe. A l'instar de N. Hartmann, l'auteur se livre à une spéulation dans laquelle mathématiques et philosophie ne sont pas dissociées : pour lui, comme pour Proclus, les mathématiques « pointent vers une métaphysique et une spiritualité » (p. 9). L'auteur sait bien que la pensée occidentale, dans son évolution, s'est éloignée de ce point de vue, mais il n'en présente pas moins au lecteur, aussi nettement que possible, cette vision « d'un univers qui n'est pas le sien et qui, pour cette raison même, l'aidera peut-être à mieux comprendre son présent » (*ibid.*). Il s'agit donc d'un commentaire sur Proclus qui adopte délibérément le point de vue néoplatonicien. Le P. Breton ne craint pas d'user de notions modernes et d'établir des comparaisons avec Kant ou avec Hegel. Ce n'est pas qu'il modernise artificiellement son auteur, mais il découvre en lui quelques-uns de nos problèmes. Dans la mesure même où il est fidèle à son auteur et l'étudie pour lui-même, il aperçoit ce qu'il signifie pour nous. Il examine d'abord le second prologue par lequel Proclus introduit son commentaire et qui est consacré à la géométrie. La première partie de son ouvrage, intitulée « La théorie du savoir mathématique », traite donc de l'origine de la géométrie, de sa structure logique et de l'unité des sciences mathématiques. La seconde partie, consacrée au premier prologue de Proclus, concerne la position médiane des mathématiques dans l'ensemble de l'être et du savoir. — Ce livre est le résultat d'un effort remarquable pour saisir la pensée du Dialogue et la pensée néoplatonicienne en général dans leur spécificité et dans la diversité des problèmes qu'elles se posent et qu'elles posent, et pour exprimer ces doctrines dans un langage nouveau qui, loin de les trahir, les éclaire. Pour ne citer qu'un trait, mais central, relevons un passage de la page 106. L'auteur observe que le mathématicien fournit au philosophe le schème opératoire qui inspire sa métaphysique de l'ordre, et il ajoute : « Quel est ce schème opératoire ? ... La notion de série, centrale chez Proclus, s'appuie à l'intuition de la suite ordonnée des entiers. On pourrait dire, en exacerbant les oppositions, qu'une ontologie au sens traditionnel, exploite le concept de classe tandis qu'une hénologie opte dès le départ pour le concept d'ordre. Pour la première, l'être est l'englobant d'une multiplicité qu'il unit par un trait commun également distribué. Pour la seconde, la communauté est moins un caractère commun qu'une loi de position et une instance génératrice. L'être y devient la trace d'un mouvement qui dépose sur sa trajectoire les témoins de sa fécondité. Au vénérable axiome qui prescrit la dérivation de l'agir à partir de l'être, se substitue ainsi, dans une inversion significative, la primauté de l'agir sur l'être. » Cette citation fera sentir mieux qu'un commentaire la maîtrise et l'originalité de l'auteur et la capacité de suggestion de son ouvrage destiné à faire comprendre qu'une « ontologie » peut être en même temps une « ontogénie ».

FERNAND BRUNNER.

J. M. RIST : *Stoic Philosophy*, Cambridge, University Press, 1969, 300 p.

L'auteur laisse de côté délibérément les problèmes biographiques et se concentre sur la doctrine. Son intention est de montrer que les stoïciens étaient

de véritables philosophes et que leur enseignement ne se bornait pas à la morale. Il y parvient fort bien en distinguant les différentes étapes de la philosophie stoïcienne, de sa naissance face au platonisme et à l'aristotélisme jusqu'à sa défaite devant le platonisme. Le rôle de Panétius et de Posidonius, malaisé à établir et si controversé, est défini avec précision dans cette évolution du stoïcisme vers l'infidélité à soi-même. Le grand mérite de l'auteur est de traiter de ce difficile sujet à propos de quinze questions précises qu'il examine en détail dans l'esprit d'une saine et exigeante philologie et dans le refus de toute polémique. La pensée des différents stoïciens est ainsi reconstituée avec sûreté à propos de questions aussi centrales que le bien, le plaisir et la douleur, le destin et la nécessité, le critère de la vérité, les catégories, la connaissance et l'action, le suicide, l'unité de la personne, le temps. L'auteur examine encore d'autres sujets, comme les rapports du cynisme et du stoïcisme et la thèse paradoxale selon laquelle tous les péchés sont égaux. On peut dire que, sur tous ces points, il redresse des erreurs qui remontent parfois à l'Antiquité et apporte des lumières nouvelles. Voilà un ouvrage que tout historien de la pensée antique étudiera avec profit.

FERNAND BRUNNER.

MICHAEL WOLFF : *Fallgesetz und Massebegriff. Zwei wissenschaftshistorische Untersuchungen zur Kosmologie des Johannes Philoponus.* Berlin, W. de Gruyter, 1971, X + 159 p. (Quellen und Studien zur Philosophie, 2.)

Philopon attire de plus en plus l'intérêt des historiens de la philosophie, car il a légué un matériel qui a passé pendant longtemps comme la production originale des penseurs arabes. L'auteur traite de deux sujets et illustre ce qu'ont déjà expliqué d'autres (Duhem, ... Böhm), à savoir que la critique que Philopon a faite de la physique d'Aristote est à plusieurs égards précurseur de la physique de Galilée et de Newton. Se référant au premier de ses sujets, l'auteur montre que la théorie de l'*impetus* ou *vis impressa* remonte à Philopon dans ses considérations sur la chute des corps et qu'il s'agit de la recherche d'une véritable loi de la nature. Dans la seconde partie, l'auteur montre que le concept de volume spécifique est déjà assez bien formulé chez Philopon, chez qui on trouve même l'idée d'un atomisme relatif et la distinction entre la substance comme milieu doué de propriétés accidentielles et celle de substance comme champ identique à ses propriétés. — L'auteur émet quelques réserves sur l'opinion d'autres commentateurs modernes pour qui Philopon aurait, malgré ses hérésies, cherché à fonder une philosophie de la nature en accord avec le christianisme. On remarque d'ailleurs une évolution assez nette, dit-il, entre les commentaires qui datent d'avant la conversion au christianisme et son *De opificio* paru en 529. — Galilée a connu les travaux de Philopon et croyait tout d'abord à la justesse de sa loi de la chute des corps, qu'il a remplacée par celle qui porte aujourd'hui son nom. — L'auteur aurait pu traiter son sujet d'une manière plus concise sans diminuer la valeur de ses informations.

ANDRÉ MERCIER

MAURICE GIELE, FERNAND VAN STEENBERGHEN, BERNARD BAZAN :
Trois commentateurs anonymes sur le Traité de l'Ame d'Aristote.
 Louvain, Nauwelaerts, 1971, 528 p. (Philosophes médiévaux,
 tome XI.)

Quiconque a lu le *de anima* d'Aristote ne s'étonne pas du foisonnement de commentaires auquel ce traité a donné lieu dans l'Antiquité et au Moyen Age : ce texte court recèle trop de richesses et trop de difficultés. Voici trois commentaires nouveaux que trois savants sortent de l'ombre. Ces ouvrages anonymes appartiennent à la seconde moitié du XIII^e siècle, à l'époque où les controverses sur le monopsychisme d'Averroès dominent l'actualité, et représentent trois tendances différentes : l'averroïsme proprement dit pour le premier, un averroïsme mitigé pour le second et l'anti-averroïsme pour le troisième. Les trois éditeurs se sont partagé la tâche : chacun a introduit et édité son texte. Conduites de mains de maîtres, les introductions ont un caractère principalement historique et philosophique : elles ont pour objet de déterminer autant que faire se peut la nature, la date et l'auteur de ces trois textes qui semblent être le reflet d'enseignements magistraux. Un index des noms et une table des questions suivent chacune des trois parties et permettent d'avoir une vision panoramique sur la variété et l'importance des problèmes soulevés : psychologie, épistémologie, logique, biologie, physique, ontologie, etc., tout le savoir de la seconde moitié du XIII^e siècle se présente sous nos yeux. Il est intéressant de voir verser au dossier du XIII^e siècle ces documents contradictoires touchant l'interprétation de ces mots : *homo intelligit*. La thèse averroïste se trouve exprimée excellemment aux pages 68 à 77. Les « réponses » données par les deux autres textes se trouvent naturellement dans les commentaires qu'on y peut lire sur le livre III du *de anima*.

FERNAND BRUNNER.

BERNARD BÜRKE : *Das neunte Buch (θ) des lateinischen Grossen Metaphysik-Kommentars von Averroes, Text-Edition und Vergleich mit Albert dem Grossen und Thomas von Aquin.* Berne, Francke, 1969, 154 p.

Ce travail a été entrepris sous la direction du défunt Père Paul Wyser, de l'Université de Fribourg, qui avait suscité l'édition de textes du Commentaire de la métaphysique d'Aristote par Averroès. Ce volume, publié sous les auspices de la Société suisse des sciences humaines, comprend une édition critique, des notes explicatives et une étude sur l'influence d'Averroès sur Albert le Grand et sur saint Thomas. Il rend accessible un livre de la *metaphysica nova* d'Aristote et son commentaire par Averroès qu'on ne pouvait lire jusqu'ici que dans des éditions imparfaites du XV^e et du XVI^e siècle. — L'édition est faite sur un choix de dix manuscrits justifié dans l'introduction ; les textes originaux grec et arabe ont été pris en considération. Les notes explicatives élucident les obscurités des traductions latines d'Aristote et d'Averroès avec un souci d'exac-titude digne d'éloge. Dans la dernière partie de l'ouvrage, l'auteur se livre à une étude comparative à propos de quelques questions fondamentales relatives à l'acte et à la puissance et conclut à l'influence plus grande d'Averroès sur Albert le Grand que sur Thomas d'Aquin. Ces analyses sont concises et exactes, encore que certaines observations puissent donner lieu à discussion, comme celle qui consiste à dire que la doctrine thomiste de la création conduit à son entier développement la doctrine aristotélicienne de l'acte et de la puissance (p. 134). On peut se demander en effet si sur ce point les enseignements de Thomas d'Aquin et d'Aristote, au lieu d'être dans le prolongement l'un de l'autre, ne sont pas en opposition l'un avec l'autre.

FERNAND BRUNNER.

FERNANDO INCIARTE : *Forma formarum. Strukturmomente der thomistischen Seinslehre im Rückgriff auf Aristoteles*. Freiburg/München, Karl Alber, 1970, 184 p. (Symposion. Philosophische Schriftenreihe, 32.)

Dans cet ouvrage qui ouvre des horizons intéressants, l'auteur cherche l'origine de la notion de structure. Les recherches modernes sur le terrain de la logique ont montré que cette origine doit être trouvée dans la doctrine aristotélico-thomiste de l'analogie. La démarche se fait en deux temps. L'âme et l'être sont considérés successivement comme *forma formarum*; cette dernière expression vient d'un passage du *De Anima* d'Aristote (l. III, chap. 8, 432 a 2). L'analyse des textes fait constater, aussi bien chez saint Thomas que chez Aristote, deux directions, qui ne correspondent nullement à une évolution de leur pensée, puisqu'on trouve des exemples de l'une et de l'autre à l'intérieur d'une même œuvre. Ainsi, dès le *De ente et essentia*, saint Thomas comprend l'être comme *communissimum* (chap. 4) et comme *propriissimum* (chap. 5). L'examen de la notion de substance fait apparaître que l'opposition entre notion métaphysique, fondée sur une confiance naïve en la réalité phénoménale, et notion scientifique issue d'une élaboration critique, devait être elle-même soumise à la critique. La réflexion atteint des degrés différents qui correspondent à l'univocité et à la synonymie d'une part et à l'analogie et à la paronymie d'autre part. Inciarte dénonce le danger qui guette l'interprétation de saint Thomas lorsque l'on fait la part trop belle au néo-platonisme : la réalité est appauvrie non pas quand on la considère formellement, mais quand la forme est réduite à la quantité. — Telle est bien la leçon de l'histoire. Lorsque la science mathématisée a confisqué à son profit la formalisation du réel, la métaphysique a dû céder la place et a été remplacée par une ontologie de l'être en général, laquelle a succombé sous les coups du kantisme. D'où le déclin de la pensée métaphysique. Il faut être reconnaissant à l'auteur de nous éclairer ainsi sur l'origine de nos maux.

HENRY CHAVANNES.

RAYMOND LULLE : *Livre d'Evast et de Blaquerne*. Paris, Presses universitaires de France, 1970, 368 p. (Université de Grenoble, publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines, 47.)

Poursuivant ses travaux lulliens, l'auteur donne ici la traduction française médiévale de l'ouvrage catalan écrit vers 1283 et connu sous le titre de *Blanquerna*. Il s'agit d'un roman biographique destiné à transmettre un enseignement moral, religieux et mystique. Les personnages portent des noms imaginaires et les lieux ne sont pas précisés, de manière à ne pas diminuer la portée universelle de l'ouvrage. Les cinq livres dont il se compose sont consacrés à ces cinq états que sont le mariage, la vie religieuse, la prélature, le pontificat et la vie érémitique. Blaquerne les traverse les uns après les autres, sauf le premier, ce qui donne à Raymond Lulle l'occasion de développer ses thèmes habituels, tels que les rapports de la raison et de la foi ou la paix universelle. L'anecdote, le dialogue, l'allégorie, sont les moyens d'exposition qu'on observe surtout dans ce texte. Un opuscule autonome y est incorporé : le *Livre de l'ami et de l'aimé*, fait de près de quatre cents aphorismes très courts et marqué par l'influence avouée de l'Islam soufique. La fin du *Livre d'Evast et de Blaquerne* est intitulée *l'Art de contemplation*. Armand Llinarès a édité le manuscrit le plus ancien en le confrontant au texte catalan et a ajouté une introduction, un glossaire, plusieurs index et une bibliographie.

FERNAND BRUNNER.

HÉLÈNE VÉDRINE : *Les philosophes de la Renaissance*. Paris, Presses Universitaires de France, 1971, 128 p. (Que sais-je ? № 1424.)

La pensée de la Renaissance est peu connue dans le détail de son foisonnement. Ce livre, d'une lecture agréable, a le mérite d'en donner une idée suffisamment riche et précise sans négliger les grandes articulations. On y voit se dégager la réaction antiscolastique, le conflit de l'humanisme et de la Réforme, la naissance de la science moderne encore si proche de la métaphysique et même de la magie, l'essor de la philosophie politique et le succès du scepticisme. L'auteur maintient un bon équilibre entre ces différents aspects de la Renaissance, non sans rappeler qu'il ne s'agit pas seulement d'une lutte d'idées, mais que cette histoire des idées se développe sur un fond de guerres et d'exécutions. La Renaissance est à certains égards une époque tragique (cf. p. 79).

FERNAND BRUNNER.

THÉOPHILE CORYDALÉE : *Introduction à la logique*, texte grec établi par Athanase Papadopoulos. Bucarest, 1970, 274 p. (Œuvres philosophiques de Théophile Corydalée, t. I.)

L'Association internationale d'Etudes du Sud-Est européen se propose de publier, par les soins du Comité national roumain, les œuvres philosophiques complètes de Théophile Corydalée (1574-1646). On sera curieux de connaître la pensée de ce contemporain de Descartes qui vécut dans un milieu totalement différent de celui du philosophe français, mais se soucia comme lui de pensée scientifique. Athénien formé dans sa ville, à Rome et à Padoue, Corydalée eut une vie mouvementée de professeur et de prélat, qu'il passa principalement dans les pays de langue grecque. Corydalée est un aristotélicien auquel on doit des commentaires de presque toute l'œuvre du Stagirite. Publié après sa mort, ils eurent une grande influence dans le Sud-Est européen et même en Russie. C'est ce qui a fait dire aux éditeurs roumains que Corydalée devrait trouver sa place à la suite des commentateurs grecs d'Aristote, dont l'œuvre a été publiée par l'Académie de Berlin. invoquer Aristote en Orient ne signifiait pas, à l'époque, défendre l'obscurantisme, mais au contraire la science et la raison. Le volume ici publié est le résumé des *Commentaires et questions concernant toute la logique*, paru en 1729. Il s'agit donc des termes, des propositions et du raisonnement. Les éditeurs se réservent de dégager la part d'originalité de Corydalée en présentant plus tard les *Commentaires et questions*. Le texte est établi sur la base des manuscrits de Roumanie.

FERNAND BRUNNER.

JOSEPH MOREAU : *Spinoza et le spinozisme*. Paris, PUF, 1971, 128 p. (Que sais-je ? № 1422.)

Exposer Spinoza et le spinozisme d'une manière claire et profonde à la fois, et ceci en quelque cent vingt pages : voilà la réussite de J. Moreau. L'auteur présente, dans un premier chapitre, la vie et l'ensemble de l'œuvre de Spinoza. Dans un deuxième, qui constitue le centre du livre, il donne un excellent commentaire de *L'Ethique* et permet ainsi à tout lecteur d'accéder véritablement à cette œuvre centrale, mais difficile. En comparant, dans un troisième chapitre, Spinoza à ses contemporains, à Goethe, Jacobi, Herder, et à l'idéalisme allemand, il dégage encore mieux toute l'originalité de l'auteur étudié. Enfin, dans un paragraphe sur *Spinoza et notre temps*, J. Moreau écrit quelques fortes pages sur le sens actuel de la politique et de la philosophie spinozistes. Un excellent ouvrage, donc.

MICHEL CORNU.

Moses Mendelssohns Frühschriften zur Metaphysik. Untersucht und erläutert von Alexander Altmann. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1969, 396 p.

Représentant typique de l'*Aufklärung*, Mendelssohn mérite mieux que la qualification de « philosophe populaire » dont on l'a maintes fois affublé. Au-delà de ses talents de vulgarisateur, il a fait preuve d'un esprit créateur véritablement original, qui lui valut l'admiration de Kant et fit de lui l'inspirateur de Lessing, de Herder et de Schiller. Influencé au début par la ligne Leibniz-Wolff-Baumgarten, il fut sensible à tous les courants importants de la pensée européenne, notamment à l'empirisme anglo-saxon, et aborda également avec maîtrise les domaines de l'esthétique et de la critique littéraire. — C'est dans l'intention de revaloriser Mendelssohn comme métaphysicien qu'Altmann a entrepris la réédition des textes parus entre 1755 et 1764, période qu'il estime particulièrement féconde. A ce moment, en effet, sont publiés les *Philosophische Gespräche*, les lettres *Über die Empfindungen*, la correspondance polémique avec Lessing sur *Pope ein Metaphysiker!*, les *Gedanken von der Warscheinlichkeit* et enfin les remarques sur *Die Evidenz in Metaphysischen Wissenschaften*, tous écrits qui contiennent l'essentiel de la pensée de Mendelssohn, la production ultérieure n'apportant rien de très nouveau, selon Altmann. — Fondée sur l'édition jubilaire des Œuvres complètes (Berlin, dès 1929) et augmentée de quelques pièces inédites, cette présentation contribuera à entretenir, ou à raviver, l'intérêt que l'on doit à l'un des derniers auteurs « universels » qu'ait produits le XVIII^e siècle. — L'analyse des concepts de vraisemblance et d'évidence, abordée dans la seconde partie du volume, démontre que nous avons là l'une des rares critiques des fonctions opératoires de la raison que l'on peut tenir pour valable avant la révolution kantienne. C'est dire que l'intention de M. Altmann a été bien réalisée : la personnalité attachante de Mendelssohn nous est restituée avec la caution d'une sympathie intellectuelle qui n'exclut pas l'objectivité.

EDOUARD MAURIS.

HEGEL : *La théorie de la mesure.* Traduction et commentaire par André Doz. Paris, Presses Universitaires de France, 1970, 207 p. (Epiméthée.)

La doctrine de la mesure constitue la troisième partie du premier livre de la *Science de la Logique* (doctrine de l'Etre). Elle est une des sections « les plus ingrates, mais non les moins intéressantes » de l'ouvrage, puisque Hegel entend y établir le contact entre la Logique (qui chez lui a valeur d'ontologie) et les sciences de la nature. Une introduction succincte, fort pertinente, situe le fragment, dont les trois chapitres sont traduits avec beaucoup de précision. Les notes très éclairantes du commentaire renvoient à l'œuvre de Hegel, à l'histoire de la philosophie et aux théories et faits scientifiques, auxquels le texte fait allusion. Un glossaire et une bibliographie complètent cette traduction, qui est exemplaire. — Réintégrant la qualité dans la quantité, la mesure prépare la doctrine de l'essence. Si la connexion de sa pensée avec les sciences de la nature constitue la partie la plus contestable de l'œuvre de Hegel, ce n'est pas un motif, note l'auteur, pour la négliger systématiquement. Elle peut au contraire nous éclairer sur les intentions et la démarche du philosophe. La théorie de la mesure est la justification hégélienne de la physique mathématique : « Le

concept de mesure veut répondre aux démarches d'une science à la fois empirique et mathématique qui saisit le monde au niveau où les relations quantitatives manifestent d'elles-mêmes une « identité » fondamentale des termes reliés, et jusqu'à un certain point définissent suffisamment l'objet ainsi manifesté. » Ce qui frappe surtout aujourd'hui, ce n'est pas tant telle ou telle erreur de détail que le fait que Hegel « semble n'avoir nullement compris que, si l'on excepte la mécanique classique, les sciences de la nature n'en étaient encore qu'à leurs débuts. » Ce qui viendrait encore n'était qu'extensions de détail, « sans grande importance conceptuelle ».

GEORGES COTTIER.

NIETZSCHE : *Vie et vérité*. Textes choisis. Paris, Presses universitaires de France, 1971, 232 p.

Nietzsche, comme Kierkegaard, est un de ces auteurs qui ne se laissent jamais apprécier dans un seul ouvrage, mais dont la compréhension requiert, au contraire, une lecture de toute l'œuvre. L'idée de présenter thématiquement de nombreux textes est excellente ; et cette collection déjà bien connue « des Grands Textes » s'enrichit d'un très bon ouvrage qui rendra de multiples services. Jean Granier a choisi des textes connus et moins connus de Nietzsche, couvrant toute sa vie. Il les a ordonnés avec un rare bonheur, en partant du nihilisme, pour arriver au surhomme, après avoir passé par le renversement de la métaphysique, le monde de la volonté de puissance, ainsi que la valeur et la vérité.

MICHEL CORNU.

SIMON RAWIDOWICZ : *Ludwig Feuerbachs Philosophie. Ursprung und Schicksal*. Berlin, Walter de Gruyter, 1964, 517 p.

Reproduction de la première édition parue en 1931, cette étude n'a pas perdu de sa valeur et reste une bonne contribution à l'approche de Feuerbach. A la fois historique et systématique, elle est consacrée, après un bref chapitre sur les débuts de ce dernier, à l'analyse des diverses prises de position qui jalonnent sa carrière intellectuelle. Ainsi apparaissent tour à tour Hegel, qui occupe à juste titre une place éminente, puis Kant, Jacobi, Fichte, Schelling et Schopenhauer. La dernière partie, révélatrice d'une information remarquable, décrit les multiples réfractions d'une œuvre dont l'influence a été considérable. La recherche historique, la philosophie de l'existence, l'anthropologie philosophique de Feuerbach ont constitué des sources de réflexion tant chez les philosophes et les théologiens que chez les juristes, les historiens et même les écrivains (voir notamment les pages 372 à 384 sur Gottfried Keller), sans oublier Marx et ses successeurs. — Relevons en passant l'absence de toute mention concernant Ernest Bloch, dont on possédait pourtant à l'époque *L'Esprit de l'Utopie*, paru en 1918, et l'essai sur *Thomas Münzer, théologien de la révolution*, publié en 1921. — Considéré comme un auteur de deuxième plan, Feuerbach a exercé tout au long du XIX^e siècle un rayonnement peu spectaculaire, mais tenace, dont les répercussions ne sont aujourd'hui pas éteintes. L'ouvrage de S. Rawidowicz, qui frappe par le sérieux d'une méthode bien appliquée, en apporte la preuve convaincante.

EDOUARD MAURIS.